

LÉNORE,

Ballade traduite de Burger.

A l'horizon, l'aube a rougi les cieux,
Lénore après des rêves douloureux
S'écrie en pleurs : — « Que l'attente est cruelle !
« Wilhelm !... est-tu mort.... ou bien infidèle ? » —
De Frédéric il suivit les drapeaux,
A la bataille au sein de la Bohème :
Que devient-il?... Ah ! l'amante qui l'aime
S'alarme en vain et gémit sans repos.

Assez de sang ruissela sur la terre !
Les souverains, las enfin de la guerre,
A leur armée ont signalé la paix.
Se resserrant sur les rangs moins épais,
Preux fantassins, fière cavalerie,
Tous sont en marche... au front des bataillons
Sonnent au loin timbales et clairons ;
Joyeux ils vont saluer la patrie.

De toutes parts audevant des guerriers,
La foule accourt et couvre les sentiers :
A leur rencontre elle avance et se presse....
Et les voilà !... quel accueil d'allégresse !
« C'est lui ! c'est lui ! » s'écriaient tour-à-tour
Epoque, enfants, heureuse fiancée.....
Lénore, hélas ! éperdue et glacée,
N'espère plus le baiser du retour.

Les rangs passaient et passaient devant elle :
— « Wilhelm !.. Wilhelm !... c'est en vain qu'elle appelle
Ce nom à tous répété tant de fois....
Les rangs passaient tous muets à sa voix.
Lénore a vu disparaître l'armée,
Qu'elle suivit encore longtemps des yeux....
Et s'arrachant alors ses noirs cheveux,
Dans la douleur elle tombe abîmée.

Près d'elle accourt sa mère avec effroi :
— « Enfant, que Dieu prenne pitié de toi !
« Ma pauvre enfant, quelle douleur t'opresse ? » —
Entre ses bras, tremblante, elle la presse.
— « Ma mère, hélas !... c'en est fait... plus d'espoir !
Faire sitôt ses adieux à la vie !...
Le ciel est sourd au malheur qui le prie....
Plus rien pour moi.... plus jamais le revoir !... » —